

L'énonciation dans les pratiques de l'hétérogène

Fred Hailon

Université de Tours (LLL – UMR 7270 CNRS)

From Benveniste, we try to consider position of heterogeneous in enunciation models by considering that language is not a simple instrument of communication, but what constitutes fundamentally the subject. With Bakhtine and the principle of dialogism, we envisage a social enunciation which other one (social) break off transparency of meaning of discourse: any discourse is a public tribune. With contributions of Benveniste and Bakhtine, approach of Authier-Revuz consider semantic discursive of Pêcheux and Lacanian conception of *lalangue* (the structural equivocal) to criticize models which see in the subject the origin of a word in the service of its intentions. Otherness can break off autonomy of subject. Practices of subject not master of meaning of its discourse, of production at reception, refer to social, ideological, historical and psychosemantic (Lacan) conditioning whom this one undergoes and in meanings which this one convey and which operate without him knowing. The subject is in ceaseless seizure of sense by these others who escape it and who constitutively, more or less conflictually, constitute its own discourse. Our model envisages pragmatic from point of view of heterogeneous.

Dans cet article, nous souhaitons mettre en perspective différentes théories de l'énonciation jusqu'à des points critiques et dynamiques de leur articulation. La linguistique des discours sur laquelle nous nous appuyons s'inscrit dans les problématiques de l'hétérogène. Elle prend sa source dans les théories d'E. Benveniste, du cercle bakhtinien et de J. Authier-Revuz.

E. Benveniste¹ a développé une réflexion sur l'Homme de langage à partir de la sémiologie de la langue et de l'énonciation. E. Benveniste travaille la dichotomie saussurienne parole/langue pour y définir une conception intersubjective qui est celle de la capacité du locuteur à se poser comme sujet et de placer et trouver l'autre dès lors qu'il y a parole.

La théorie de M. Bakhtine à laquelle nous associons T. Todorov pour le travail de commentaire est fondée sur le principe dialogique selon lequel le dialogue apparaît comme la réalité de toute pratique langagière. L'interaction verbale est la condition sociale des discours du sujet-locuteur.

Pour J. Authier-Revuz, la rencontre que tout sujet fait dès lors qu'il parle échappe largement et inévitablement au locuteur et ne se manifeste pas

¹ Notre propos se situe du point de vue de la réception des théories énonciatives dans l'espace francophone. De ce point de vue, la théorie de Benveniste précède celle de Bakhtine.

dans le fil du discours. La place donnée à l'autre dans la perspective dialogique est la condition du discours, et non l'objet du discours.

A partir de ces considérations, nous irons vers le développement d'un modèle de l'énonciation socio-politique posant la question de l'autonomie du sujet dans la production et la réception du sens. Nous prendrons l'exemple de l'ouvrage du grand reporter Luc Bronner, *La loi du ghetto. Enquête dans les banlieues françaises* (2010) afin de montrer, comment précisément le sujet social-locuteur, dans ce cas journaliste, se fait le porte-voix de points de vue mondains qui, possiblement, recouvrent le discours sécuritaire identitaire ambiant.

1. E. Benveniste et la dynamique du sens: l'énonciation linguistique

E. Benveniste développe une réflexion anthropologique de la subjectivité dans le langage à partir de la sémiologie de la langue. Il travaille la dichotomie saussurienne parole/langue pour y définir une conception métalinguistique de la place du sujet à travers la double signifiante sémiotique/sémantique (1974: 63-65, 224).

Le principe sémiotique, à l'image de F. de Saussure, repose sur le signe linguistique et sur son fonctionnement dans un ensemble de signes. La langue a une nature paradoxale, à la fois immanente à l'individu et foncièrement sociale (1974: 94-95). La société est l'interprété de la langue quand la langue en est l'interprétant. La langue permet la société, elle est commune à tous les membres qui s'en trouvent sujet social.

Au contraire de la sémiologie centrée sur le système de la langue, la sémantique s'appuie sur la production de messages à partir de la langue. Il se réalise en emploi et en action,

sens résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux [...] qui est l'ouverture vers le monde (1974: 224).

Le sujet fait l'expérience de la langue "dans une présence au monde que l'acte d'énonciation rend seul possible" (1974: 82). Il se saisit dans et par cet acte à partir d'un processus de conversion individuelle, situationnelle et actualisée.

Le langage produit l'Homme ainsi que les catégories de l'expérience humaine en tant que condition de réalisation de la pensée (1966: 63-64). Le langage ne peut être un simple instrument de communication, mais il est ce qui constitue foncièrement le sujet: "Bien avant de communiquer, le langage sert à vivre" (1974: 217). On décèle dans cette réflexion la prise en compte des modes de déterminations du sujet (De Vogüé 1992: 83), ce qui

relève de la réalisation perceptive mondaine des individus (Lyotard 2004: 60).

Benveniste a conjoint à la double articulation objet-langue/sujet-monde et à l'implication système (immanent)/discours (transcendant) une dynamique de l'échange et de la rencontre interpersonnelle. Le discours du locuteur n'est possible que parce qu'il suppose un allocutaire: "le sujet se sert de la parole et du discours pour se 'représenter' lui-même tel qu'il veut se voir, tel qu'il appelle l'autre à le constater" (1966: 77). Tout discours est, systématiquement, adressé. De ce fait, le locuteur s'institue comme sujet dès lors qu'il parle, tout en s'adressant à un *tu*:

Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours. De ce fait, *je* pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à 'moi' devient mon écho auquel je dis *tu* et qui me dit *tu* (1966: 260).

Cet état instaure les prémices de l'altérité fondée sur le principe de la différence en soi. Elle pose la nécessité d'instaurer un autre pour se comprendre. La relation du *je* au *tu* est la condition de réalisation de l'interaction qui fonde l'activité de langage: ce que E. Benveniste nomme l'*intersubjectivité* et qui seule rend possible la communication linguistique. Cette intersubjectivité est la rencontre de deux entités de discours, le locuteur et l'allocutaire. Outre cette relation comme condition de toute communication, un cadre commun de références s'établit en situation de communication (globalement le cadre général d'un discours) et en situation d'énonciation (le processus de mise en discours). Ce cadre postule l'existence de savoirs en partage: "le connu en commun" (1974: 101) ainsi que la réciprocité dans le cas de savoirs inférentiels normatifs. Les normes sont les interprétants sociaux de l'activité interindividuelle. La rencontre des deux entités locuteurs et allocutaires suppose que le sens d'un énoncé ne peut s'établir qu'en co-construction. La perspective d'une interrelation entre sujets donne sens à la langue en action comme système symbolique partagé par ces utilisateurs. Elle défait les logiques de la seule introspection.

2. Le sujet dialogique de M. Bakhtine: une énonciation sociale

Pour E. Benveniste, le sujet prend conscience de lui-même par l'échange qu'il instaure dans le déploiement de sa subjectivité. Pour M. Bakhtine, le sujet ne se trouve pas sujet par le miroir qu'il se tend (*l'appareil d'énonciation*), mais il est dépossédé d'une part de son discours par l'autre de son discours.

Le dialogisme bakhtinien est construit sur le discours ordinaire. Il est "le théâtre des affrontements dans lesquels une voix — en principe celle du locuteur — est toujours (présentée comme) hiérarchiquement supérieure

aux autres" (Nowakowska 2005: 26). Au contraire, la polyphonie, terme employé à l'origine pour parler d'un certain type de roman, se refuserait dans ce cadre à désigner une hiérarchie entre les voix: "le narrateur fait parler des points de vues (PDV) différents, sans paraître les subordonner au sien propre" (Rabatel 2006: 57). Le dialogique désigne l'orientation vers le discours ambiant dont se nourrit la parole individuelle. La polyphonie est l'ensemble des voix et des PDV dans l'énonciation, celle-ci permettant de mettre en scène un débat, des PDV.

Le dialogisme, au sens de Bakhtine, relève d'un principe général, il désigne et renseigne les formes de la présence ou de l'absence de l'autre dans le discours²: celui-ci n'émerge que dans un processus d'interaction entre une conscience individuelle et une autre, qui l'inspire et/ou à qui elle répond. Quant à la polyphonie, au sens de Bakhtine, elle peut être sommairement décrite comme la pluralité de voix et de consciences autonomes dans la représentation énonciative. Elle désigne des effets de discours, en discours, à travers des phénomènes de rencontres et d'échanges, parfois critiques, de points de vue.

Les deux modes, dialogisme et polyphonie, correspondent à des phénomènes d'hétérogénéité. Ils renvoient à la dissemblance en soi, des discours, des mots et des voix. La relation à l'autre en tant que "l'homme ne coïncide jamais avec lui-même" (Bakhtine 1970: 103) est le fondement de toute discursivité, elle implique la société, c'est-à-dire une "histoire à plusieurs":

Aucun énoncé en général ne peut être attribué au seul locuteur: il est le produit de l'interaction des interlocuteurs, et plus largement, le produit de toute situation sociale complexe, dans laquelle il a surgi (Todorov 1981: 50).

L'énonciation est le produit de l'interaction d'individus socialement organisés. Et tout discours a un contexte social d'énonciation. Le sujet parlant n'est pas un être individuel, mais pluriel, collectif, et aussi historique. Les mots eux-mêmes ont une réalité "extra-personnelle", nous parlons avec des mots hérités, déjà habités:

Aucun membre de la communauté verbale ne trouve jamais des mots de la langue qui soient neutres, exempts des aspirations et des évaluations d'autrui, inhabités par la voix d'autrui (Todorov 1981: 77).

Les mots sont toujours, inévitablement, "les mots des autres". L'énonciation devient de ce fait un espace d'évolution, de reformulation-répétition, de circulation des dires et du sens, une tribune publique. Le "déjà-dit", le "déjà-là", le "déjà-pensé" sont des conditions de production quand le discours peut être lui-même le signe de l'absence d'autres

² Le discours est l'objet de la translinguistique, quand l'objet de la linguistique est constitué par la langue (Todorov 1981: 9). La translinguistique de Bakhtine ouvrira le champ à une pratique sociale des discours.

discours, d'autres voix. Pour M. Foucault, "le langage semble toujours peuplé par l'autre, l'ailleurs, le distant, le lointain; il est creusé par l'absence" (1969: 146).

La socialité des mots et la "mise en communauté" discursive se manifestent par les clichés et les stéréotypes, mais aussi par la conflictualité, qui permettent aux sujets sociaux de structurer communément leur univers, d'en faire œuvre critique commune. Elle se façonne par une mémoire collective constituante. La communication intersubjective implique l'ensemble des interlocuteurs. Elle est composée de dires et de savoirs transverses qui viennent défaire l'unicité, l'univocité et la transparence des discours (Laplantine 2010: 62).

L'articulation entre discours s'établit sur les bases d'un déterminisme social et historique: la société est la condition des voix autres, du "dit social", quand l'histoire pose l'autre historique, du "dit d'avant". Ce dernier point convoque le mythe de l'énonciation originelle, impossible (Todorov 1977: 364), évoqué plus haut.

Pour autant, la rencontre que tout sujet fait dès lors qu'il parle ne va pas de soi. Selon J. Authier-Revuz, elle "échappe largement et inévitablement à l'énonciateur et ne se manifeste pas dans le fil du discours par des marques linguistiques" (1985: 117). La place donnée à l'autre dans la perspective dialogique est la condition du discours, et non pas l'objet du discours comme l'est le fait de parler des mots d'autrui. L'autre bakhtinien est "un autre qui n'est ni le double d'un face à face, ni même le différent, mais un autre qui traverse constitutivement l'un" (Authier-Revuz 1982: 103) et qui, parce qu'il est foncièrement autre, n'a pas de représentation. La conception d'un "lieu" hors de portée du sujet est l'apport de la psychanalyse lacanienne.

3. J. Authier-Revuz: le modèle de la méta-énonciation

3.1 *Un rapport du sens en discours non équivalent dans l'ordre du monde*

J. Authier-Revuz inscrit la double nécessité d'un ancrage dans le linguistique et d'un appui à des extérieurs théoriques, parlant pour cela d'*hétérogénéité théorique* pour la saisie du sens (1995: 59). Les extérieurs théoriques convoqués sont la sémantique discursive de M. Pêcheux, la théorie de l'intersubjectivité de Benveniste, le dialogisme bakhtinien et la conception lacanienne du sujet³. Le sujet est produit par le langage comme

³ Selon J. Lacan, le rapport au réel des sujets humains passe par le langage, le sujet est "effet de langage". La langue n'est pas un instrument de maîtrise du réel mais un interprétant du réel, confortant ainsi l'inadéquation foncière entre ces deux hétérogènes que sont la langue et le réel.

structurellement clivé. Cette position théorique vient s'inscrire en faux contre celles qui voient dans le sujet l'origine d'une parole au service de ses intentions. Chez M. Bakhtine, l'hétérogénéité s'exprimait par l'affirmation d'un dialogisme généralisé: les mots sont toujours les mots des autres, le discours est le lieu des discours d'autrui. Chez M. Pêcheux, elle se fonde sur la double référence à la psychanalyse et à la conception de M. Foucault de la primauté de l'interdiscours sur chaque formation discursive. Elle s'appuie aussi sur la psychanalyse lacanienne où le sujet vit dans l'illusion nécessaire de l'autonomie de sa conscience et de son discours. Cette hétérogénéité n'est pas réductible à la seule altérité énonciative selon les schémas de M. Bakhtine et de M. Pêcheux, mais elle est plus spécifiquement un fait de langue qui renvoie à la dimension autonymique du signe, la mention⁴.

J. Authier-Revuz appelle hétérogénéité constitutive (HC) ce qui est foncièrement "l'autre dans l'un" et hétérogénéité montrée (HM) ce que le sujet montre autre dans son discours: ces marques explicites d'hétérogénéité par lesquelles "le sujet s'évertue, en désignant l'autre, localisé, à conforter son statut de l'un" (Authier-Revuz 1982: 145). L'hétérogénéité constitutive (HC) et l'hétérogénéité montrée (HM) représentent deux ordres de réalité différents: "celui des processus réels de constitution d'un discours" (HC) et "celui des processus non moins réels de représentation dans un discours, de sa constitution" (HM) (Authier-Revuz 1984: 106).

Dans le modèle de J. Authier-Revuz, l'HC est la partie irréductible du sujet parlant, effet de langage, alors que les formes de l'HM sont "des éléments de la représentation — fantasmatique — que le locuteur (se) donne de son énonciation" (Authier-Revuz 1982: 142). L'HM correspond à une forme de négociation — obligée — du sujet parlant avec cette hétérogénéité constitutive (HC) — inéluctable mais qu'il lui est nécessaire de méconnaître.

Parmi les facteurs d'hétérogénéité montrée (HM), on décèle la présence de l'autre, de discours "autres" par exemple — c'est-à-dire attribuables à une autre source énonciative. L'HM correspond, dans ce cas, à la présence localisable d'un discours autre dans le fil du discours, ce que le discours montre en lui-même comme "étranger". Dans cette négociation avec l'altérité, l'énonciateur trace une frontière avec ce qu'il présente comme ne relevant pas de son discours, pourtant dominé par l'interdiscours: le

⁴ On doit au logicien R. Carnap le symbole autonome pour indiquer cette capacité d'auto-désignation du signe, ce "nom de lui-même". W.V. Quine développera cette conception en y ajoutant la distinction entre "mention" et "usage" (cf. Rey-Debove 1997: 87). Un signe est en *mention*, autonome, lorsqu'il est considéré comme auto-défini. Il est en *usage* dans son emploi courant, lorsque le signe est utilisé de manière à désigner.

discours n'est pas seulement un espace où viendrait s'introduire de l'extérieur du discours autre, il se constitue à travers un débat avec l'altérité. Les deux plans d'hétérogénéité (HC et HM) ne se réduisent pas l'un à l'autre: l'HC reste inaccessible au sujet. L'HM est la face linguistique de la négociation du sujet parlant avec l'HC de son discours. L'HC n'est accessible au sujet parlant qu'à partir de l'HM dans les discours, c'est-à-dire à partir de traces (guillemets, surlignage, italique, gras et crochets) ou d'indices de cette négociation. Les indices renvoient à des formes allusives non marquées.

Dans ce modèle, les formes de discours rapporté (DR) font partie d'un plus grand ensemble qui sont les représentations de l'autre discursif (RAD)⁵ dans lequel on trouve le discours direct (DD), le discours indirect (DI), le discours direct libre (DDL), le discours indirect libre (DIL), les modalisations autonymiques (MA) interdiscursives (Authier-Revuz 1995, 2004) et les modalisations autonymiques (MA) interdiscursives allusives (Authier-Revuz 2000). Nous trouvons aussi des modalisations autonymiques (MA) interprétatives (MAI) de la forme "X" dont des MA aglosiques (MAA) et des MA semi-allusives (MAS)⁶.

La RAD circonscrit l'altérité dans le dire lorsqu'il s'agit de DD et de certaines MA, les MAI notamment. L'altérité y est segmentée, guillemetée. Cette altérité est non délimitée lorsqu'il s'agit de DI, de DDL, de DIL ou de MA allusives. Les MA allusives sont des emprunts non balisés et non guillemetés. Elles sont interprétables en fonction de la culture de l'allocutaire. Les formes allusives sont mémorielles. Elles dépendent de la culture du lecteur, de sa mémoire sémantique et épisodique sous forme de savoirs emmagasinés, mais aussi de rappels ou d'appels qui servent de déclencheurs des souvenirs et des savoirs enfouis. Elles relèvent de "l'hétérogénéité suggérée" selon S. Moirand (2007: 95).

3.2 *Mise en perspective pragmatico-idéologique des catégories en discours*

L'HM et l'HC sont deux facettes différentes d'un même objet. Dans l'HC, l'autre, le discours des autres n'est pas l'objet de l'énonciation mais bien le tissu même. Dans l'HM, le sujet se représente les autres en tant qu'objets

⁵ Nous choisissons depuis Hailon 2011a de remplacer la siglaison RDA (*Représentation de discours autre*) équivoque par RAD.

⁶ Les MA aglosiques (MAA) sont des MA interprétatives (MAI). Elles sont guillemetées, sans glose et peuvent interprétativement cumuler toutes les valeurs de non-coïncidence: les valeurs de l'écart dans la nomination, de l'équivoque, interlocutive et interdiscursive contre les MAS de la forme *L (énonciateur) dit que "X"* uniquement interdiscursives. Pour ces formes de modalisations autonymiques dans le cadre de l'analyse du discours, voir Hailon 2011b: 73-74 entre autres.

du discours et met en scène le discours des autres. L'HC et HM ne fonctionnent pas l'une sans l'autre, elles ne sont pas non plus dans un rapport de symétrie.

L'HM constitue le mode embrayé de l'HC, l'HC est le mode opératoire du discours de l'HM. Les deux modes renvoient à deux facettes de la construction du sens, au mode constituant et au mode constitué des discours⁷.

Le mode opératoire (MO) relève de l'opérativité de la détermination des représentations et des croyances. Il s'agit d'un cadre génératif propre à la cognition sociopolitique des sujets par lequel s'établissent les catégories de sens. Les catégories structurent la construction intersubjective de la réalité (Quéré 1994: 26). Elles servent à la découpe du réel en tant que cadres sociaux de la mémoire. Elles informent la construction de la réalité sociale et permettent les formules d'opérations possibles et les classes d'énoncés.

Le mode embrayé (ME) relève du processus de représentation de la constitution: le locuteur pose des frontières entre dit et non-dit dans ce qu'il se donne comme discours (Maldidier 1990: 34). Il est le cadre "opéré", généré de la représentation et du sens. Comme son nom l'indique, celui-ci est indexé sur le mode opératoire. Son expression est discursive et énonciative. Elle s'actualise et se manifeste discursivement. Le ME existe en discours, porté par un point de vue énonciatif individualisé d'où il émerge. Il s'agit du cadre individualisé de la mémoire sociale. Les sujets connaissent, pensent et agissent selon ce qui est socialement et culturellement inscrit en eux.

Dans l'articulation MO/ME se joue l'idéologisation, c'est-à-dire l'idée en discours en train de se construire en tant qu'idéologie. C'est dans le partage des idées en tant qu'elles s'imposent communément en discours que se façonne l'idéologisation des discours. L'idéologisation est l'actualisation du mode opératoire dans les discours embrayés.

Nous cherchons à construire une articulation dynamique du rapport MO/ME à partir du concept d'*énonciation idéologique*, nous appuyant sur le travail de catégorisation et sur les formes opacifiantes du dire dégagées par J. Authier-Revuz (cf. *supra*).

Nous cherchons aussi à problématiser *la circulation idéologique* et sa réalisation socio-discursive à partir des marques et des indices de points de vue (autre) dans le discours. Le discours peut être le cadre de la répétition de représentations et de points de vue mondains pouvant être

⁷ Nous avons pu évoquer en ce sens (Hailon 2011a) le rapport entre un discours idéologiquement constitué (Dlc) et un discours idéologiquement constituant (DIC). Les Dlc convoquent des DIC, ceux-ci s'en trouvant asserté. En cela, il s'agit de comprendre comment l'idéologie façonne la connaissance qu'ont les acteurs sociaux de ce qui se donne comme discours social, dans le cas étudié ci-dessous le discours sur la sécurité et les désordres sociaux du point de vue des journalistes.

eux-mêmes empruntés. La *circulation idéologique* prend en compte les valeurs hétérogènes des discours. Elle permet d'observer les visions du monde argumentées en discours et les idéologies en présence. Elle permet de travailler sur les traces (idéologiques) que produisent les discours. Elle permet également de percevoir les allusions elles-mêmes idéologiques. Des indices de non-coïncidence idéologique existent dans les discours lorsqu'une représentation autre fait travailler l'énonciation représentante, l'énonciation représentante "signifiée" et signifiante pouvant prendre sens dans sa relation à un discours foncier générateur, structurant.

4. Un acte socio-politique de dire: l'énonciation idéologique

Selon T. Van Dijk, l'idéologie est duelle. Elle peut être définie par son "caractère relativement stable" et par un "aspect flexible, dynamique, changeant, contextualisé et subjectif" (2006: 56-57). Elle a selon nous un aspect systémique, proche du système d'idées et de représentations, saturant le réel (Morin 1991: 141) (*l'idéologique*) et un aspect dynamique, disons pragmatico-énonciatif, à travers la mise en action individuelle (*l'idéologisation*). La nature du discours est la représentation idéologique (l'idéologisation proprement dite) — le discours est le représenté idéologique —, quand l'idéologie est le mode de détermination qui conditionne la représentation. Par l'acte idéologique d'énonciation, le sujet donne corps au mode de détermination du sens (l'idéologique). L'idéologisation est une actualisation de l'idéologie en discours.

La praxis idéologique a des qualités normatives. Elle mobilise des manières de penser intersubjectives pouvant faire communément sens pour une communauté culturelle donnée (Sarfati 2008: 95). Elle se donne comme culture commune pour et par les sujets-locuteurs de la communauté: un ça va de soi du cadre de pensée, culturel et social. Elle procède par les réajustements métalinguistiques et métaénonciatifs qui lui sont discursivement et culturellement nécessaires. Les produits de l'idéologisation sont les évidences socio-culturelles. Celles-ci fonctionnent comme valeurs de repères et savoirs incorporés (Varela 2004: 28, 90). Les processus de catégorisation se saisissent dans cette communication de l'interaction du commun partagé. La cognition sociale et politique procède de la construction intersubjective des savoirs façonnant ainsi la mémoire collective des sujets. Comme le dit M. Pêcheux:

c'est cette collectivité [de sujets], comme entité préexistante, qui impose son empreinte idéologique à chaque sujet sous la forme d'une socialisation de l'individu dans les rapports sociaux conçus comme rapports intersubjectifs (1975: 139).

Il existe une empreinte de l'environnement social et culturel sur les individus⁸: cet environnement est activé par les pratiques sociales.

Le sens idéologique de l'idéologisation agit par "greffe sémantique" (Sarfati 2011: 158) et a pour effet de défaire la transparence des discours par la nature hétérogène qu'il présuppose. Le discours devient l'objet de resémantisation, de réactivation, de remémoration, de recatégorisation et de décatégorisation. Sa nature est l'ambivalence, l'équivoque, l'opacité, l'écart. La question du "contrôle" de la production et de la réception du sens se pose ainsi du fait même qu'il y ait toujours une part de l'autre imprenable — incompressible en soi — dans l'acte de dire et de comprendre, ainsi que dans la saisie de savoirs référentiels et inférentiels (Relieu 1994: 196-197). Comme le souligne encore G. Kleiber: "quand on parle de sens objectif, c'est de sens intersubjectif qu'il s'agit en réalité. Le sens n'existe que dans et par l'intersubjectivité" (1997: 13). Le sens est en partage, il doit être compris, ce qui ne signifie pas qu'il soit fixé définitivement, mais plutôt qu'il n'a rien de préétabli. Il est le résultat d'une perpétuelle (re)négociation discursive et réappropriation sémantique.

5. Application analytique: l'énonciation racialisante

De manière à exemplifier nos présupposés théoriques et analytiques, nous chercherons à montrer la nature hétérogène de la figure identitaire de l'immigré dans le contexte des thèses sécuritaires en France, et ceci à travers l'ouvrage du journaliste du *Monde* Luc Bronner, *La loi du ghetto. Enquête dans les banlieues françaises* (2010). Nous le ferons par rapport à un discours qui se pose comme doxa tout en pouvant relever de l'idéologie extrémiste du Front national. Nous le ferons en prenant en compte les modalités opacifiantes du dire et en observant le travail de re/décatégorisation que celle-ci opère.

Ce livre se dit être "une plongée dans les eaux profondes de la crise urbaine" (quatrième de couverture). La page éditeur du début de l'ouvrage présente ainsi l'auteur: "Luc Bronner est grand reporter où il couvre les banlieues. Il a reçu le prix Albert Londres en 2007 pour ses enquêtes sur les jeunes et les quartiers sensibles".

L'amalgame *jeunes* et *banlieues* (*quartiers sensibles*) court tout au long du livre. Y sont associées la délinquance et/ou l'asocialibilité des habitants, notamment par le biais de la confrontation avec la police.

Un glissement s'établit de l'insécurité *dans* les banlieues à l'insécurité *des* banlieues. Ce glissement fait que s'y amalgame la figure de l'habitant des

⁸ Pour Benveniste, le système sémiotique lui-même est déterminé par l'action culturelle, "qui d'une manière ou d'une autre produit et nourrit tous les systèmes qui lui sont propres" (1974: 54).

banlieues – avec l’omniprésence de la dénomination *jeune(s)* – et le désordre en question. Une racialisation⁹ de l’espace social des banlieues opère par cette mise en contexte de "l’insécuritaire" des banlieues pouvant renvoyer implicitement à la figure de l’immigré.

Ainsi, on note dans la préface page 10 de l’ouvrage:

Ce qui ne cesse d’apparaître sur les radars médiatiques et politiques, c’est la délinquance. Une litanie de faits divers et d’épisodes de violences urbaines opposant groupes de jeunes et force de l’ordre. [je souligne] (1);

ou encore dans l’introduction page 20 où le journaliste évoque les émeutes de 2005 à Aulnay-sous-Bois:

Un bureau de poste incendié, un garage Renault de 10 000 mètres entièrement détruit par le feu, un entrepôt moquette, un foyer pour personnes âgées partis en fumée... de nombreux bâtiments municipaux dégradés et des heures d’affrontements entre une bonne centaine de jeunes et les forces de l’ordre [je souligne] (2).

Au chapitre 1 intitulé "l’automutilation", il est question page 46 de la vie quotidienne à Creil, dans l’Oise:

Des retraités m’expliquent leur colère lorsqu’ils subissent des incivilités routières, lorsque, par exemple, une voiture de sport conduite par des jeunes du "Plateau", le quartier sensible de la ville, s’immobilise au milieu de la route et bloque la circulation... Et, donc l’obligation d’attendre, humiliés, que le "jeune" décide de repartir... Le sentiment d’être moins que rien – des "petits Blancs" ravalés à un statut inférieur à celui des "jeunes issus de l’immigration". [je souligne] (3).

On note encore, parmi d’autres extraits, page 71, dans le chapitre 2 "Hormones" pour évoquer les déplacements périphérie/Paris:

Lorsqu’un groupe d’une quarantaine de jeunes a pris le métro en direction de la Place d’Italie, je me suis glissé dans le wagon. Le seul Blanc, le seul adulte. [je souligne] (4).

Bruno Maurer, dans l’article "Qui sont les 'jeunes'? L’utilisation du dialogisme dans *Présent*" (1998), a observé et décrit le changement de catégories de jeunes dès lors qu’il s’agit d’évoquer l’insécurité en banlieues. Il a éclairé la production de la désignation dans le cadre du journal *Présent* pour en dégager le mode d’émergence et les implicites idéologiques:

Dès que des problèmes sociaux liés à la délinquance surviennent dans ce qu’il est convenu d’appeler les banlieues, mettant en scène des populations étrangères ou d’origine étrangère, on trouve sous la plume des journalistes du quotidien *Présent* la désignation des acteurs par le biais de la nomination "les jeunes", avec l’emploi quasi constant des guillemets. (1998: 127).

⁹ Le racisme ou racialisme est une mystification portée à l’origine par des pré-supposés historiques scientifiques (Todorov 1989: 213-234 notamment), mais pour autant il existe des usages et des manifestations contemporaines de cette mystification, de sorte que cette fictionnalisation peut s’imposer comme réalité sociétale. La fiction peut avoir toutes les apparences et les fonctionnalités de la réalité (Grimaldi 2007 sur la question). Nous nous penchons sur les manifestations d’un imaginaire psycho-sociopolitique, la racialisation proprement dite.

La modalisation autonymique (MA) de "jeunes"¹⁰ entre guillemets fonctionne dans *Présent* comme un mot de passe, dans un espace discursif qui est celui du consensus, du "vous m'avez compris" (Maurer 1998: 139). Elle trouve son historicité dans l'archive des discours du support extrémiste à un moment d'un épisode judiciaire national: la loi Gayssot-Rocard du 13 juillet 1990. Cette loi¹¹ présentée devant le parlement par le député communiste de l'époque Jean-Claude Gayssot tendait à réprimer tout propos raciste, antisémite ou xénophobe. Elle visait l'idéologie nationaliste et d'extrême droite qui modèle la représentation de l'Homme selon le présupposé des races humaines et d'une différenciation biologique. Elle interdit de parler des personnes selon des critères de couleur et des critères ethniques.

B. Maurer explique qu'avant la loi cherchant à limiter le champ d'action raciste des supports extrémistes la désignation ethnique des individus comme auteurs de troubles existait le plus souvent par l'intermédiaire de "Maghrébin" ou "d'origine maghrébine". La précision géographique de la désignation véhiculait un discours raciste. Dans d'autres cas, le support se contentait de donner le nom de famille de la personne, le patronyme étant à lui seul explicite de l'origine.

La MAA de "jeunes" est une manière de dire atténuée qui porte avec elle les traces du non-dit. Elle signifie implicitement jeunes Noirs, jeunes Arabes, immigrés. Les guillemets prirent alors la fonction de dire tout en cachant de dire. Ils permirent de jouer avec l'interdit de l'identité "vraie" des personnes et d'assurer une cohésion partisane.

Au titre de la *circulation idéologique*, nous avons relevé dans le corpus de la campagne 2002 (Hailon 2011b) les extraits ci-dessous:

Vous avez dit "jeunes"? [titre] (5)

Qui, sinon la classe politico-médiatique, parle depuis des années - sur ordre - de jeunes - que tout le monde traduit par "jeunes" - par refus de dire que ces jeunes voyous sont majoritairement issus de la communauté immigrée? [je souligne] (*Présent*, vendredi 11 janvier 2002)

Jeunes [titre] (6)

Pourquoi "les quartiers", alors qu'il s'agit de certains quartiers? Le journal n'a pas à reproduire systématiquement et sans guillemets ce langage associatif ou militant. Pourquoi "les jeunes", alors qu'il s'agit de certains jeunes - plus toujours très jeunes d'ailleurs? [...] L'expression "les jeunes" part d'une bonne intention: éviter toute mention ethnique pour ne pas nourrir le racisme. Mais elle apparaît souvent comme une

¹⁰ Il s'agit plus précisément selon nous d'une MA aglosique (MAA) pour et par laquelle se joue le sémantisme de *jeunes* entre écart du mot pour la chose: autre chose que la jeunesse et manière de dire de l'autre dans l'interdiscours: possiblement et interprétativement la doxa et/ou le FN (Hailon 2011b: 249).

¹¹ L'article premier de la loi stipule que "toute discrimination fondée sur l'appartenance ou la non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion est interdite". Cette disposition rappelle la loi du 1^{er} juillet 1972 relative à la lutte contre le racisme.

volonté de masquer la réalité et finit par provoquer l'effet inverse de celui qui était souhaité. Quand on écrit "jeunes" désormais, des lecteurs traduisent automatiquement: jeunes Noirs ou jeunes Maghrébins... [je souligne] (*Le Monde*, dimanche 14 et lundi 15 octobre 2001).

Dans *Présent*, en 5, l'idéologisation est marquée par *jeunes* (en italique) et "*jeunes*" (entre guillemets) modalisés. *Jeunes* en italique est adéquat pour parler de la jeunesse alors que "*jeunes*" entre guillemets est inadéquat et où il s'agit de *jeunes voyous majoritairement issus de la communauté immigrée* (plutôt jeunes Noirs, jeunes Arabes, immigrés – cf. B. Maurer).

Dans *Le Monde*, en 6, l'idéologisation est explicite: il s'agit de *jeunes pour* comprendre Noirs, Maghrébins. Par son commentaire, le journaliste (ré)active et fait circuler les représentations extrémistes: jeunesse (ethnique) = quartiers (ethniques).

Pour revenir aux extraits du livre de Luc Bronner, on a donc:

en 1 et 2, une idéologisation implicite, non marquée. Il s'agit de comprendre (*groupes de/certaine de*) *jeunes* (MA allusive) pour autre chose que la jeunesse. Il y a une inadéquation référentielle, euphémisante. Le changement de catégorie procède d'une ethnicisation allusive;

en 3, une idéologisation implicite non marquée avec *des jeunes*, puis une idéologisation implicite marquée avec la MAA "*jeune*" (entre guillemets). Ces inadéquations référentielles, inférentielles, procèdent de recatégorisations elles-mêmes racialisantes. Nous notons aussi une reformulation-traduction implicite de *jeunes* et "*jeune*" par la MAA "*jeunes issus de l'immigration*", euphémisante racialisante. Ces désignations sont co-référentielles en cotexte de la MAA "*petits Blancs*" et ainsi recatégorisées;

en 4, une idéologisation implicite non marquée avec (*une quarantaine de*) *jeunes*. Il y a une inadéquation référentielle, inférentielle, par rapport à *seul Blanc* où il s'agit d'une recatégorisation ethnicisante. On a aussi une inadéquation par rapport à *seul adulte: jeunes* pour ceux qui ne sont pas adultes; dans ce deuxième cas de l'ordre psycho-physiologique (plutôt adolescents).

Ainsi, on observe comment "*jeune(s)*" est porteur d'équivoque, de pluralité sémantique et d'ambiguïtés idéologiques dans le contexte des désordres sociaux des quartiers. Dans ce contexte, on peut pencher du côté de l'idéologisation des discours, ceux-ci faisant circuler en les (ré)actualisant des représentations sociopolitiques d'extrême droite. Précisément, l'idéologisation dérange les catégories établies de la jeunesse pour autre chose que cette seule jeunesse. Elle façonne une catégorie sociale à part, racialisante: la jeunesse ethnique asociale. L'idéologie défait ici la transparence du sens des discours pour d'autres sens communs à façonner, et ceci dans l'équivoque du déplacement. Les classes de sens

des discours s'en trouvent régénérées, "dégénérées", la généricité n'allant plus de soi.

On observe également comment "*jeune(s)*" est prototypique de la nature hétérogène des discours sociaux et des hétérogénéités mondaines qui les façonnent. C'est par la circulation de *jeune(s)* dans l'interaction de ce qui se donne comme commun partagé que le point de vue social mondain se crée, les répétitions-circulations confirmant les allusions qui font partie du répertoire culturel du sujet-locuteur. Il y a la construction d'un ordre social à travers les interactions sémantiques discursives qui font communément sens. Une construction des identités sociales se façonne en situation intersubjective dans cet accomplissement pratique qu'est le discours. Les représentations sociales se dessinent par l'interaction des discours, à partir des sujets locuteurs, dans la mise en commun de la communication.

La socialisation référentielle s'effectue par l'interaction verbale. Le locuteur-journaliste intériorise ce qui se donne comme normes culturelles par l'échange avec la communauté symbolique, partageant avec celle-ci les mêmes schèmes d'expérience. De ce fait, l'idéologisation impose des visions mondaines préconstruites mais aussi des éléments de langage. La rhétorique du journaliste se trouve sous couvert d'un déjà-dit foncier opératoire dans le dire historicisé des formations discursives (FN).

L'interaction idéo-sociale se produit autour de l'attribution réciproque d'un sens mondain, imputation réciproque de structures de pertinences – à la fois sur le mode de représentations explicites, exprimées dans des savoirs langagiers, et sur le mode d'opérations implicites, ancrées dans des savoirs discursifs mémoriels. Ainsi, ce qui se donne comme stéréotypes en circulation peut entériner les sous-entendus idéologiques en vigueur. L'intercompréhension relève du répertoire, socialement distribué, de savoirs communs, de sous-entendus et de significations partagées.

L'environnement socio-mémo-culturel est le contexte déterminant, structurant duquel et dans lequel les discours émergent. La recontextualisation du sens des discours permet le changement de catégorie dans la classification des généricités. Un discours médiatique peut aussi être un discours de l'idéologie politique et un discours de l'idéologie politique peut avoir comme mode de co-existence le discours médiatique. De même, une désignation par le contexte de sens peut changer de catégorie et/ou en porter plusieurs, de sorte que peut jouer implicitement et allusivement l'amalgame lui-même idéologique.

Le sens idéologique relève du sens public par remédiation discursive. Il s'impose dans un contexte socioculturel spécifique, pour ce qui nous a intéressé celui d'une racialisation de l'espace social et d'une xénophobie latente dès lors que l'on évoque le désordre (national, civilisationnel, ethnique) des quartiers. Il est repéré culturellement et politiquement.

Bibliographie

- Angenot, M. (1984): Bakhtine, sa critique de Saussure et la recherche contemporaine. In: Etudes françaises, vol. 20, 1, 1-19.
- Authier-Revuz, J. (1982): Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours. In: DRLAV, 26, 91-151.
- (1984): Hétérogénéité(s) énonciative(s). In: Langages, 73, 98-111.
- (1985): Dialogisme et vulgarisation scientifique. In: DISCOSS, 1, 117-122.
- (1995): Ces mots qui ne vont pas de soi. Paris (Larousse).
- (2000): Aux risques de l'allusion. In: Michel Murat (éd.): L'allusion dans la littérature. Paris (Presses Universitaires Sorbonne), 209-235.
- (2004): La représentation du discours autre: un champ multiplement hétérogène. In: Rosier, L, Lopez Munoz, J.M. & Marnette, S. (éds.): Le discours rapporté dans tous ses états. Paris (L'Harmattan), 35-53.
- Bakhtine, M. (1970): La poétique de Dostoïevski. Paris (Seuil).
- Bakhtine, M. & Volochinov, V. N. (1977 [1929]): Le marxisme et la philosophie du langage. Paris (Minuit).
- Bakhtine, M. (1978): Esthétique et théorie du roman. Paris (Gallimard).
- Benveniste, E. (1966, 1974): Problèmes de linguistique générale. Paris (Gallimard).
- Bronner, L. (2010): La loi du ghetto. Enquêtes dans les banlieues françaises. Paris (Calmann-Lévy).
- De Vogüé, S. (1992): Culioli après Benveniste: énonciation, langage, intégration. In: LINX, 26, (lectures d'Emile Benveniste), 77-108.
- Foucault, M. (1969): L'archéologie du savoir. Paris (Gallimard).
- Grimaldi, N. (2007): L'imaginaire et ses jeux. In: Préjugés et paradoxes. Paris (PUF), 80-142.
- Hailon, F. (2011a): Perspectives pour une sémantique de l'idéologie. In: Brès, J. & Nowakowska, A. (éds.): Dialogisme: langue, discours. CNRS/Praxiling. Disponible: recherche.univ-montp3.fr/praxiling/IMG/pdf_Hailon1.pdf.
- (2011b): Idéologie par voix/e de presse. Paris (L'Harmattan).
- (2012, à paraître): Portée idéologique de l'hétérogène: la figure de l'immigré dans la presse française. In: Le discours et la langue, 6.
- Kleiber, G. (1997): Sens, référence et existence: que faire de l'extra-linguistique? In: Langages, 127, 9-37.
- Laplantine, F. (2010): Je, nous et les autres. Paris (Le Pommier).
- Liotard, J.F. (2004): La phénoménologie. Paris (PUF).
- Maurer, B. (1998): Qui sont les 'jeunes'? L'utilisation du dialogisme dans Présent. In: Brès, J. & al. (éds.): L'Autre en discours. Montpellier (Dyalang-Praxiling), 127-141.
- Maldidier, D. (1990): L'Inquiétude du discours. Textes de Michel Pêcheux. Paris (Éditions des cendres).
- Moirand, S. (2007): Les discours de la presse quotidienne. Paris (PUF).
- Mondada, L et Dubois, D. (1995): Construction des objets de discours et catégorisation: une approche des processus de référenciation. In: TRANEL, 23, 273-302.
- Mondada, L. (1997): Processus de catégorisation: construction discursive des catégories. In: Dubois D. (éd.): Catégorisation et cognition: de la perception au discours, 291-313.
- (2008): Contributions de la linguistique interactionnelle. In: Habert, B., Durand J. & Laks B. (éds.): Actes du Premier Congrès Mondial de Linguistique Française, Paris (Institut de Linguistique Française), 881-897.

- Morin, E. (1991): La méthode n°4. Les Idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation. Paris (Seuil).
- Normand, C. (1986): Les termes de l'énonciation de Benveniste. In: Histoire Épistémologie Langage. Tome 8, 191-206.
- Nowakowska, A. (2005): Dialogisme, polyphonie: des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine. In: Dialogisme et polyphonie, Bruxelles (De Boeck/Duculot), 19-32.
- Pêcheux, M. (1975): Les vérités de La Palice. Paris (Maspéro).
- Puech, C. (2005): L'émergence de la notion de discours en France et les destins du saussurisme. In: Langages, 159, 93-110.
- Quéré, L. (1994): Présentation. In: Raisons pratiques (L'Enquête sur les catégories), 5. Paris (Édition de l'EHESS), 7-40.
- Rabatel, A. (2006): La dialogisation au cœur du couple polyphonie/dialogisme chez Bakhtine. In: Revue Romane, 41, 55-80.
- Relieu, M. (1994): Les catégories dans l'action. In: Raisons pratiques, 5, Paris (Édition de l'EHESS), 185-218.
- Rey-Debove, J. (1997): Le métalangage. Paris (Armand Colin).
- Sarfati, G.E. (2008): Pragmatique linguistique et normativité: remarques sur les modalités discursives du sens commun. In: Langages, 170, 92-108.
- (2011): Analyse du discours et sens commun: institution de sens, communauté de sens, doxa, idéologie. In: Schepens, P. et Guilhaumou, J. (éds.): Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours. Besançon (Presse universitaire de Franche-Comté), 139-174.
- Siblot, P. (1997): Nomination et production du sens. In: Langages, 27, 38-55.
- Todorov, T. (1981): Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique. Paris (Seuil).
- (1977): Freud sur l'énonciation. In: Théories du symbole. Paris (Seuil), 361-369.
- (1989): Races. In: Nous et les autres. Paris (Seuil), 131-234.
- Van Dijk, T (2006): Politique, idéologie et discours. In: SEMEN, 21, Disponible: semen.revues.org/document1970, 1-24.
- Varela, F. (2004): Quel savoir pour l'éthique? Action, sagesse et cognition. Paris (La Découverte).